

*Luc 24, 13-35*

*(Sur les pèlerins d'Emmaüs de Rembrandt)*

Un peintre peut-il se faire commentateur de la Bible ? Je ne dis pas illustrateur, ce qui va de soi, mais bien commentateur – c'est à dire que par la peinture, il interprète l'Écriture ? Pourquoi pas ? Ce serait affaiblir singulièrement la foi que de la cantonner au domaine réservé des mots.

Le très riche récit des pèlerins d'Emmaüs a été maintes fois peint et représenté par Rembrandt. Ce récit d'apparition appartenant au cycle de Pâques et propre à l'Évangile de Luc était son passage préféré. Il y est revenu souvent, et nous a laissé plusieurs tableaux.

Ce qui a intéressé Rembrandt fut le défi de rendre visible ce qui en principe n'est perceptible que par la foi. Peindre la foi, traduire en image l'acte de foi, c'est une entreprise évidemment hasardeuse et jamais terminée. Mais l'œuvre de jeunesse dont l'original se trouve au musée parisien Jacquemard-André est peut-être l'expression la plus aboutie de la quête de l'artiste.

Je propose de me servir de ce tableau pour évoquer le mystère de Pâques qui nous rassemble ce matin. La scène représentée repose entièrement sur le verset 31 : « Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent et il leur devint invisible... »

Rembrandt, qui est un maître incontesté du clair-obscur, a peint un Christ à peine reconnaissable. Tout juste une silhouette au premier plan en train de se fondre dans la nuit. Une masse sombre qui n'est identifiable que par son contour. Le Christ est réduit à une simple frontière entre le jour et la nuit, entre le distinct et l'indistinct. C'est comme un nuage en forme de Christ.

D'entrée cela nous appelle à la nécessaire pudeur. On doit aborder la résurrection avec une infinie pudeur. Nous ne sommes pas dans un film de série B. Saint Luc ne nous raconte pas des histoires d'Halloween. Pâques n'a rien à voir avec un spectacle de fête foraine.

Nous ne pouvons certes pas nous empêcher de nous demander ce qui s'est vraiment passé. Qu'ont bien pu voir les disciples et les femmes, à quoi ressemblait-il, ce ressuscité, quelle forme avait-il ? En vérité les textes sont très contradictoires : « Ne me touche pas... Touchez-moi et voyez... Il vint les portes étant fermées... Il partagea avec eux le pain et les poissons... » Il apparaît et il disparaît tout aussitôt. Ce qui suggère

des phénomènes aux limites de la conscience ordinaire ou au delà d'elle, une série désordonnée d'intuitions fugitives.

Pas question donc de faire le voyeur. Le Ressuscité échappera toujours à ma curiosité. Au moment même ou je crois le discerner, il m'échappe. Je le reconnais et il me devient invisible. Je n'aurai pas de preuve matérielle à me mettre sous la dent. Il fond entre mes doigts comme la manne pour la génération du désert. Rembrandt suggère un Christ-frontière, entre d'une part le monde des hommes - cette auberge paisible et familière - et le monde divin, mystérieux et voilé. Les premiers chrétiens diront que le Christ est la porte, tout à la fois le passage et la limite entre ces deux mondes.

Puis, de la silhouette sombre et massive du Christ émane un halo de lumière vive. Le coup de génie du peintre dans ce tableau est d'avoir fait de l'obscurité la source même de la lumière. Nous le savons depuis Gaston Bachelard, le coeur de la lumière est noir. Regarder le soleil en face, c'est prendre le risque d'être aveuglé. Il est dit chez les prophètes que la lumière de Dieu éclaire ou aveugle...

Pâques ressemble à quelque chose comme cela : la lumière sort de l'obscurité. La vie sort de la mort. Tout commence avec un tombeau vide. Au commencement, il y a une source noire. Tout converge vers elle et tout en procède. Ce que nous appelons la mort est une source noire ou la vie vient disparaître et renaître.

La prodigieuse nouveauté chrétienne est là. Dans cette inversion des perspectives. La mort est bien une réelle destruction, c'est à dire que Jésus est vraiment mort, ce n'était pas une mort pour rire, ce n'était pas une substitution, comme il est prétendu dans le Da Vinci Code. La mort de Jésus fut l'anéantissement de son être et de sa personne sur une croix. Et en même temps, cet anéantissement s'est révélé un formidable réservoir d'énergie qui a relancé la vie elle-même.

Il est clair que lorsque nous parlons de Pâques, nous parlons d'une connaissance impossible. De quelque chose qui ne peut être atteint. Mais chacun peut comprendre que la proximité de la mort - un accident, une maladie, une guerre - donne à celui qui en fait l'expérience une autre vision de la vie.

Maintenant regardez le disciple : son visage est en pleine lumière. La lumière qui émane de la source noire a une destination précise. Elle est pour le disciple, c'est à dire qu'elle est pour les êtres humains, elle est pour vous et moi. Elle est faite pour éclairer les vivants que nous sommes.

Qu'est-ce que cela signifie ? En quoi la lumière de la résurrection nous éclaire-t-elle en tant que vivants ? Peut-on concevoir ressusciter alors que l'on n'est pas médicalement mort ? Les pèlerins d'Emmaüs offrent un exemple éloquent. Au début du récit, ils s'éloignent de Jérusalem « tout tristes » est-il précisé. Ils portent en eux l'image de Jésus mort, ils sont en deuil, ils sont sous le signe de l'échec de la croix. Et voilà qu'à la fin du récit, leur tristesse est transformée en joie – quelque chose qui est comparé à un feu, un feu de joie, s'est allumé dans leur cœur. Ils sont devenus des enfants de lumière. Pareillement, nous devenons des enfants de lumière en chaque occasion où l'éternité fait irruption dans notre bref temps humain.

Donc Pâques n'est pas un événement extérieur et lointain. Pâques est pour moi, aujourd'hui et maintenant. Pâques est à chercher à l'intérieur de moi, comme dit l'apôtre Paul. Si Pâques se produit quelque part, c'est en vous et en moi. La puissance de la résurrection est à l'œuvre dans notre vie. C'est cela que nous appelons se tenir en communion avec le Christ.

Mais sur le visage éclairé du disciple se lit la stupéfaction. Les yeux sont écarquillés. La pose est à la renverse. Et il y a une sorte d'effroi dans la fixité du regard. Je vois là que Rembrandt a d'abord voulu exprimer la force du doute. Convenons-en : Ce qui devrait être la pierre angulaire de notre foi – le Christ est ressuscité, il est vraiment ressuscité - est justement ce avec quoi nous avons les plus grandes difficultés...

Parce que les esprits résistants au mystère courent les rues. Il y en avait un certain nombre sur l'Aréopage d'Athènes, qui suivaient l'exposé de saint Paul pas à pas tant qu'il parlait de la divinité en général. Mais dès qu'il abordait la résurrection, ils s'écriaient : Tu repasseras ! Il y avait aussi des esprits sceptiques dans les premières communautés chrétiennes, à Corinthe par exemple. Il y en a certainement ce matin parmi nous. Au nom de quoi leur jeter la pierre ? Le doute doit être pris en compte. Je ne vois pas comment on pourrait faire autrement que douter. Le doute est une question aussi sérieuse que la foi – que dis-je, c'est la même question !

Rembrandt a très finement rendu ce mélange de foi et de doute qui sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie. Tant que nous nous tenons de ce côté-ci des choses, nous sommes voués à ce balancement entre la foi et le doute. L'acte de foi consiste à avancer quand même, au prix du doute.

Mais la sidération du disciple pointe encore autre chose. Il a l'air d'être surpris en plein sommeil. Ses yeux s'ouvrirent écrit Luc. Nos yeux s'ouvrirent. Il faut donc en déduire que la plupart du temps, ils sont fermés. A l'état ordinaire, nous sommes des dormants. Nous vivons notre vie comme des somnambules...

« Eveille-toi toi qui dors, relève-toi d'entre les morts et le Christ t'éclairera ! » lit-on dans l'épître aux Ephésiens. Cette très ancienne formule, utilisée pense-t-on pour le baptême, indique que désormais, le baptisé – qui à l'époque était un adulte – entre dans une vie éveillée. Les premiers chrétiens avaient le sentiment d'être des éveillés dans un monde de dormants. Qu'avons-nous fait de ce sentiment si intéressant ?

Pâques est une invitation à entrer dans l'éveil, à vivre notre vie avec une conscience plus large. A ne pas se contenter de fonctionner mais à porter attention à ce qui est, qui n'est pas forcément ce que l'on croit voir d'habitude. A porter attention aux autres, auxquels on est tellement habitué qu'on finit par ne plus les voir. Tout comme le Christ qui se fait reconnaître dans l'auberge d'Emmaüs, la vie surgit souvent lorsqu'on est occupé à faire autre chose.

Dans le fond du tableau pour finir, une humble servante vaque à ses occupations, indifférente à ce qui se joue au premier plan. Elle ne semble pas concernée. Pas encore. Elle est dans une demi-lumière. Cette demi-lumière, je la vois comme celle de l'humanité éternelle, qui depuis les origines n'a pas été oubliée de Dieu. Depuis toujours, les hommes et les femmes naissent, vivent, aiment, souffrent et meurent. Depuis toujours, ils cherchent, à travers les religions, les philosophies, les sagesse, une réponse à la grande nuit qui nous attend tous. Depuis toujours, ils espèrent, fût-ce un tout petit peu. A cette espérance timide, Pâques vient apporter un accomplissement somptueux.

Pâques 2009

Vincent Schmid

Pour aller plus loin : *Rembrandt à Emmaüs* par Max Milner, ed. José Corti, 2006.